

VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OCÉANIE

SUR LES CORVETTES

L'ASTROLABE ET LA ZÉLÉE,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU ROI
PENDANT LES ANNÉES 1837-1838-1839-1840,

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. J. DUMONT D'URVILLE,
Capitaine de vaisseau,

PUBLIÉ PAR ORDONNANCE DE SA MAJESTÉ

sous la direction supérieure

DE M. JACQUINOT, CAPITAINE DE VAISSEAU, COMMANDANT DE LA ZÉLÉE.

—
HISTOIRE DU VOYAGE,
PAR M. DUMONT D'URVILLE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

GIDE, ÉDITEUR,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.

—
1842.

1838.
Septembre.

Je venais du reste d'être dupe de ma confiance dans les déterminations de Cook; l'île que nous venions de rencontrer était bien l'île *Maupelia*, et certes c'est un bon avertissement pour apprendre aux navigateurs que l'on ne peut jamais être trop prudent pour naviguer dans ces mers semées d'écueils. En mettant en panne pour ne pas faire route la nuit, j'aurais perdu du temps il est vrai, mais je n'aurais pas autant aventuré mes navires.

Au jour, nous reprenons les amures à babord, et peu après nous revoyons la terre *Maupelia* à cinq ou six milles devant nous. Bientôt après nous pouvons la cotoyer à petite distance. Elle se compose de trois îlots bas bien boisés, mais peu garnis de cocotiers, et qui sont enchainés par une ceinture de brisants qui s'étendent au loin dans la partie sud; un beau lagon en occupe l'intérieur. Nous n'y distinguons, du reste, ni habitants ni traces d'habitation. Heureusement du côté de l'est le récif ne s'éloigne guère plus de trois à quatre encablures de la plage, et c'est ce qui nous a sauvés, car nous avons pu apercevoir malgré la nuit les arbres de la côte lorsque nous avions encore le temps nécessaire pour nous éloigner. Si nos corvettes eussent accosté le récif quelque milles plus sud, nous ne l'aurions aperçu qu'en y tombant dessus.

Toujours poussés par une belle brise d'E. S. E., nous courons ensuite dans l'ouest sur l'île *Scilly*. Dès onze heures nous commençons à voir apparaître ses arbres aux limites de l'horizon, et à midi nous n'en sommes plus qu'à deux milles environ.

1838.
Septembre.

Nous sommes assez heureux pour avoir des observations, et dès-lors nous pouvons avoir la certitude que l'île *Maupelia* se trouve placée d'après Cook, de vingt-cinq milles trop à l'ouest, erreur qui a été près de nous devenir fatale pendant la nuit passée.

Je me proposais en premier lieu de doubler l'île *Scilly* par le nord; mais apercevant un immense brisant qui s'étendait dans le sud, j'ai pensé qu'il serait utile aux navigateurs d'avoir la configuration de ces dangereux écueils. L'île *Scilly* est formée par un récif qui s'éloigne de deux à six milles et de quelques îlots bas à l'intérieur, dont les parties boisées laissent voir quelques touffes de cocotiers; du reste, nous n'y apercevons pas d'habitants. L'eau nous paraît peu profonde dans le lagon intérieur. Nous suivons le récif de très-près, et ensuite je mets la route à l'O. $\frac{1}{2}$ S. pour rallier le plus vite possible les îles des Navigateurs.

Le vent alisé nous a poussés rapidement vers notre destination, et le 23 la vigie, à qui j'avais recommandé de veiller attentivement, ne tarda pas à signaler un petit îlot droit devant nous. C'était l'île *Rose*, la sentinelle avancée de l'archipel *Samoa* (ou des Navigateurs). Cette petite île a été découverte par le capitaine Freycinet, qui lui imposa le nom de sa femme, qui l'avait accompagné dans son voyage.

De sept à huit heures du matin, nous prolongeons à moins d'un mille de distance le récif qui forme à l'îlot une ceinture de six à sept milles de circuit. L'île *Rose* n'est, du reste, qu'un monceau de sable de 200 mètres environ de diamètre, couvert d'un

1838.
Septembre.

92

VOYAGE

bouquet de verdure très-frais et d'un aspect riant. En passant à 600 mètres environ au nord du brisant, nous apercevons dans le récif une coupée de 100 mètres environ de large, qui donne accès dans le lagon dont l'eau paraît assez profonde, et qui semblerait promettre un mouillage pour des navires aussi petits que les nôtres.

Nous avions à peine perdu l'île Rose de vue depuis quelques heures, que les terres d'*Opoun* se montrent droit devant nous sous la forme d'un cône déjà élevé, mais d'une base peu étendue. A six heures du soir, nous n'étions plus qu'à six ou sept milles de la pointe est de cette île, et je me décide à passer la nuit aux petits bords dans son voisinage pour commencer demain l'exploration de ce groupe important.

24.

Aussitôt que le jour se fait, je rallie la côte d'*Opoun* et je la prolonge à petite distance. C'est une terre haute, bien boisée presque jusqu'au sommet de ses montagnes. Une bande de terre assez basse et couverte d'une riche végétation la limite vers la mer. Toutefois nous ne remarquons pas de cabanes, nous ne voyons que quelques naturels réunis sur la pointe de l'ouest. A huit heures nous nous étions déjà engagés dans le canal qui sépare l'île *Opoun* de *Leone*, lorsque le calme nous y surprend et vient arrêter notre marche rapide jusque-là. Il nous faut attendre une heure et demie avant que la brise nous permette de prolonger la bande septentrionale des îles *Leone* et *Anfoue*. Ces dernières îles nous paraissent assez bien garnies de cocotiers, mais nous n'y apercevons

DANS L'OCEANIE.

93

1838.
Septembre.

aucun habitant. Seulement pendant que le calme nous tient immobiles sur les eaux, deux petites pirogues, peintes en rouge et montées chacune par trois naturels, approchent fort près de la *Zéléé*, sans toutefois vouloir l'accoster.

A neuf heures, M. Dumoulin avait terminé le travail de ces îles, et je gouverne sur l'île *Maouna*, dont les terres se montrent déjà à travers une brume assez épaisse. Dans l'après-midi nous prolongeons la côte méridionale de cette île à six ou sept milles de distance. La brume qui couvre les terres nous en masque en partie les détails. Cependant vers le milieu nous pouvons facilement apercevoir l'entrée d'une baie qui doit être profonde et qui pourrait offrir un mouillage. Seulement la sortie en serait difficile à cause des vents et de la mer du sud qui doivent y régner presque constamment.

Un moment même, dépourvu de renseignements certains, je crains que cette baie qui s'offre devant nous ne soit le port d'*Apiā*, dont on m'avait parlé à Taïti et où je désire aller mouiller. Mais M. Desgraz me tire d'embarras en me remettant une petite notice, imprimée par les missionnaires de la société de Londres, et où il est dit que le port d'*Apiā* est situé sur l'île d'*Opoulou*. Or je savais que ce nom était celui donné par Edwards à l'île que Lapeyrouse désigne sous le nom d'*Oyo-Lava*.

Dès-lors je continue ma route et vers le soir je viens ranger d'assez près la pointe S. O. de *Maouna*, sur laquelle nous distinguons des cabanes et parfois

1838.
Septembre.

même des habitants qui se promènent sur la plage. Pour la nuit je me contente de modérer mon sillage pour me trouver demain matin en vue de l'île *Opoulou*.

25.

A cinq heures, en effet, la terre se montre devant nous. Un navire à trois mâts change brusquement sa route, de manière à se rapprocher de nous.

Vers neuf heures, n'étant plus qu'à une petite distance des terres d'*Opoulou*, je commence à les suivre d'aussi près que le brisant peut me le permettre; examinant avec soin tous les enfoncements pour découvrir la baie d'*Apia* que nous cherchons. J'y aurais réussi, sans doute, mais peut-être après de longs efforts, et surtout j'aurais pu perdre beaucoup de temps si le vent fût venu à varier. Mais bientôt, heureusement, je vois une baleinière se détacher du navire dont j'ai parlé, et se diriger sur nous. Je mets aussitôt en panne pour l'attendre. Elle amène à bord le *master* lui-même du navire le *Lady-Rohena*. Nous ayant pris pour des baleiniers, il était venu chercher des nouvelles et nous offrir en même temps ses services. Il m'apprend que les insulaires de *Samoa* (véritable nom de cet archipel) étaient fort traitables, et que l'on pouvait se procurer chez eux des vivres et surtout des cochons en abondance et à bon marché. Il m'apprend encore que le petit port d'*Apia* est très-sûr, mais qu'il se trouve encore au moins à vingt-cinq milles dans l'ouest de nous.

Au surplus, il m'offre pour m'y conduire un Anglais nommé *Frazier*, établi depuis six ans dans ces

1838.
Septembre.

îles, et qu'il avait dans son canot. Il avait servi à piloter son navire, et j'accepte cette offre de bon cœur.

A peine le capitaine du *Lady-Rohena* nous quitte, qu'une pirogue du pays part de terre et nous amène un autre Anglais, aussi établi dans ces îles. Je l'envoie à bord de la *Zélée*, en invitant le capitaine Jacquinot à s'en servir comme pilote.

Désormais munis chacun d'un pratique du pays, nous suivons la côte de très-près, venant raser les brisants qui souvent garnissent ces îles. Je ne puis me lasser d'admirer le spectacle enchanteur que nous offrent ces belles terres. Nous rangeant à l'avis de *Lapeyrouse*, nous n'hésitons pas à proclamer ces îles comme bien supérieures à *Taïti* elle-même, et pour leur beauté et pour leur apparente fertilité. La côte est couverte de beaux arbres d'une admirable verdure, partout on y distingue de belles plages de sable, de jolies anses, des villages populeux et parfaitement ombragés. Du rivage à l'intérieur le terrain s'élève en pente assez douce pour pouvoir être habité et même cultivé, si les indigènes étaient capables de travailler. C'est sous ce rapport surtout que l'île *Opoulou* est bien supérieure à *Taïti* dont les plages de la base sont seules habitables, tandis que l'intérieur est abrupt et si rocailleux, que la culture en resterait toujours extrêmement pénible, si toutefois elle n'était pas impossible.

Les villages sont généralement placés sur les pointes des terres, entourés d'admirables touffes de cocotiers, et souvent traversés par de jolis ruisseaux

1838.
Septembre.

qui tombent quelquefois en cascades des montagnes voisines. Nous remarquons de distance en distance de grands édifices blanchis à la chaux et percés par des fenêtres. Frazier nous apprend que ce sont les églises nouvellement bâties par les naturels, sous la direction des missionnaires anglais. Tout en admirant la beauté d'Opoulou et le grand nombre de ses hameaux, nous devons déclarer que nous n'avons vu aucun de ces villages signalés par Lapeyrouse comme des villes qui s'étendent du rivage au sommet des montagnes. Il faut que l'illustre navigateur se soit laissé aller à l'exagération, dans ce cas, ou bien que ces villages aient disparu, s'ils ont jamais existé. Du reste, je crois me rappeler que d'après son récit, il passa trop loin des terres pour apercevoir ces détails.

Les vents frais de la partie de l'est nous font filer rapidement le long de la côte d'Opoulou. A deux heures nous sommes à l'entrée du port d'Apia, et peu après nous donnons dans le passage resserré entre deux brisants qui en forment l'entrée. Quelques minutes plus tard, l'*Astrolabe* et la *Zélée* se trouvent mouillées par sept brasses de fond dans un joli petit bassin parfaitement abrité.

* Note 18.

DANS L'OCEANIE.

CHAPITRE XXIX.

Séjour à Apia.

Aussitôt que nous sommes mouillés, le capitaine Jacquinot se rend à bord de l'*Astrolabe*, et après avoir concerté avec lui les opérations de la relâche, je charge M. La Farge de lever le plan de la baie. Je préviens ensuite MM. les officiers que la durée de la relâche est fixée à six jours, afin que chacun puisse combiner ses travaux suivant le temps qu'il aurait à y consacrer. Jamais je n'ai manqué à cette précaution pendant toute la campagne, et à moins d'un obstacle aussi important qu'imprévu, je n'ai jamais non plus manqué d'appareiller au terme fixé. Un chef d'expédition ne doit jamais perdre de vue qu'il est de la plus haute importance d'habituer ses officiers et ses équipages à compter sur la parole qu'il a une fois donnée. En agissant ainsi un capitaine peut craindre, il est vrai, quelques privations, mais aussi il évite bien des mécomptes.

IV.

1838.
Septembre.

Je conserve sur les deux navires les deux Anglais qui nous ont pilotés, ils me serviront d'interprètes dans mes transactions avec les naturels. Ils me racontent qu'un navire balcinier anglais avait mouillé dans ce port pendant deux ou trois jours seulement, et que pendant ce peu de temps, dix-sept matelots et un officier avaient déserté et s'étaient éparpillés dans l'île. La pêche du cachalot attire les balciniers dans cet archipel, et la facilité de s'y procurer des vivres les amène au mouillage d'Apia. Mais les désertions sont fort à redouter. C'est ainsi que ces belles îles se trouvent infectées de fainéants et de mauvais sujets qui souvent sont les premiers à pousser les sauvages vers des actions blâmables.

Les naturels se présentent d'abord en très-petit nombre, et paraissent bien plus réservés qu'à Nouka-Hiva et à Taïti. Ce n'est que peu à peu qu'ils se hasardent à nous apporter quelques objets à échanger. La population des îles Samoa est une variété de la race polynésienne, qui se rapproche beaucoup de celle des Tonga.

Un individu de haute taille (1^m,75) et d'une forte structure, se présente à moi avec un air de supériorité, qui semble annoncer un homme d'une certaine importance. Frazier me dit qu'il se nomme *Pea-Pongui* et qu'il est le chef du district d'*Apia*. En conséquence je le reçois amicalement et lui fais quelques cadeaux.

Encouragé par mon accueil, *Pea* se hasarde à me déployer une pancarte écrite en anglais, en pronon-

1838.
Septembre.

çant le mot *dollars*. Je ne comprends pas trop d'abord ce que cela peut signifier; mais ayant jeté les yeux sur l'écrit anglais, je reconnais que c'est un règlement de port en règle, contresigné par M. Drinck-Water de Bêthune, commandant le sloop le *Conway* de 28 canons, et qui avait mouillé dans ce port quelque temps avant nous. Le mot *dollars* était tout ce qui avait pu entrer dans la tête de *Pea*. Du reste, le règlement exigeait *dollars* pour le mouillage, *dollars* pour l'eau douce, *dollars* pour le bois, *dollars* pour les déserteurs, enfin *dollars* de toutes les façons, rien n'y était oublié.

Dès-lors, je vois bien vite de quoi il s'agit. Ce sont ces dignes missionnaires qui ont inventé ce moyen pour faire arriver l'eau au moulin de la mission, et ces pauvres naturels sont les soutiens de ces belles dispositions; mais ce que je ne puis concevoir, c'est qu'un capitaine de vaisseau anglais ait pu sérieusement apposer sa signature à un acte semblable, à moins qu'il n'ait reçu des instructions secrètes de son gouvernement, qui l'autorisent à hasarder cette espèce de commencement équivoque de prise de possession, sauf à la confirmer par la suite par des actes plus énergiques.

Pour moi, en attendant qu'il en soit ainsi, j'accorde peu d'attention à ce chiffon de papier émané des missionnaires de Londres et contresigné par M. Drinck-Water. Haussant les épaules, après l'avoir lu et souriant de pitié, je fais signe à *Pea* qu'il n'a pas de piastres à attendre de nous. Cette déclaration



1833.
Septembre.

VOYAGE

ne le satisfait pas, mais comme il commence à devenir importun, je prends un air mécontent, et je charge Frazier de lui expliquer de ma part que si je coupais du bois qui pût appartenir soit à lui, soit à d'autres, je l'en dédommagerais par des étoffes, mais que quant à l'eau, elle appartenait à tous ceux qui en avaient besoin, et que je ne lui donnerais pas un seul *shilling* pour cela. Puis, en lui montrant la batterie de la corvette, j'ajoute que s'il exigeait impérieusement d'être payé, nos canons seraient chargés d'acquiescer le prix qu'il demanderait.

A cette sortie, le pauvre Pea tout effrayé, s'empresse de s'excuser autant qu'il lui est possible, m'annonçant qu'il renonce entièrement à ses prétentions, il me supplie de ne pas me fâcher contre lui. Au fond, je n'ai pas la moindre colère contre cet homme; car il n'est pas pour grand chose dans cette mauvaise farce, il est tout au plus l'instrument des missionnaires. Tant il est vrai que chez ces derniers, l'argent est toujours le premier mobile de leurs actions, et qu'ils abusent de la religion et de la philanthropie dont ils se font un prétexte.

Après notre diner, le capitaine Jacquinot se joint à moi, et en compagnie de l'ami Pea, nous descendons au fond de la baie. Nous trouvons les cases du petit village d'*Apiâ* éparpillées sans aucun ordre, sous de belles touffes de cocotiers. Nous visitons d'abord le *Faré-tete* ou maison publique. C'est un grand édifice construit avec une élégance et une légèreté vraiment admirables. Bien qu'il soit tout en bois, et

PL. LXXI.

DANS L'OCEANIE.

101

1833,
Septembre.

recouvert d'un simple toit en paille, sa construction est vraiment un chef-d'œuvre d'industrie sauvage, et tout l'intérieur est d'une propreté remarquable. Le sol est couvert de petits cailloux qui paraissent si unis et si bien nettoyés que l'on dirait qu'ils ont été triés à la main.

De là, nous nous dirigeons chez le missionnaire M. Mills, qui habite une petite case assez modeste, quoiqu'elle soit intérieurement disposée d'une manière assez confortable. Les naturels qu'il guide dans ces travaux (ayant été lui-même charpentier) travaillent avec une ardeur incroyable à lui construire une demeure qui sera un petit palais pour ces îles, car le corps de maison sera double, et il n'y aura pas moins de douze fenêtres et plusieurs portes.

M. Mills est un homme maigre et d'une apparence assez chétive; il nous reçoit poliment et s'offre de répondre à toutes nos questions. Comme il ne sait pas un seul mot de français, nous aurions eu peut-être de la peine à nous entendre, si madame Mills, femme assez jeune, d'une figure intelligente et agréable, malgré son état de santé qui paraît peu rassurant, ne se fût empressée de répondre à toutes les questions que nous adressions à son mari. Il m'a semblé que cette dame jouissait parmi les naturels de plus de considération que son époux.

Dans ma conversation avec madame Mills, je lui fais observer que Pea m'avait présenté un papier en réclamant des dollars, que je n'y avais fait aucune

1828.
Septembre.

102

VOYAGE

attention, mais je ne lui dissimule pas que cette démarche m'avait paru fort inconvenante vis-à-vis d'un navire de guerre étranger, et que par la suite il pourrait fort bien arriver qu'un capitaine moins endurant que moi, la reçût aussi avec moins de sang-froid. M. Mills, d'abord embarrassé, cherche ensuite à s'excuser en me disant que cette mesure n'avait été prise que pour les navires de commerce, et que ceux-ci, jusqu'à présent, l'avaient regardée comme légale.

En quittant M. Mills, nous allons, toujours accompagnés de Pea, faire un tour de promenade dans la forêt voisine. Une route y est percée et offre une promenade délicieuse d'une longueur d'un mille environ. Jamais je n'ai vu de plus beaux arbres, pas même à la Nouvelle-Zélande ou à la Nouvelle-Guinée, malgré la beauté de leurs forêts. Elles sont ici faciles à parcourir, attendu que l'immense hauteur des grandes espèces empêche le soleil de pénétrer et d'arriver jusqu'au sol, et par suite les lianes et les arbustes ne peuvent pas se produire avec assez d'abondance pour gêner le promeneur; de beaux pigeons, des grandes roussettes, des perruches et d'autres jolies espèces d'oiseaux variés, voltigent dans ces grands bois où ils portent le mouvement et la vie. La nature organisée s'y montre déjà bien plus riche qu'à Taïti, et je ne tarde pas à remarquer une foule de végétaux que ce dernier archipel ne m'avait point encore offerts.

Nous passons une heure de la soirée à nous promener avec délices sous ces ombrages majestueux.

DANS L'OCEANIE.

103

1828.
Septembre.
Pl. LXXIV.

Pea nous mène vers une cascade formée par les eaux limpides d'un torrent qui se précipite au travers de gros rochers basaltiques d'une hauteur de 5 à 6 mètres, avec un bruit violent. L'eau me paraît si belle que je me décide à y prendre un bain, mais sa fraîcheur me repousse, et cheminant avec lenteur nous reprenons le chemin de la plage. Tous mes compagnons et surtout le capitaine Jacquinet paraissent enchantés de se trouver sur ces îles encore si peu connues. Cette relâche nous promet mille avantages et pour la santé de nos équipages et pour l'accroissement des richesses de MM. les naturalistes. Aujourd'hui la surface du globe a été tellement explorée, qu'il faut se féliciter d'avoir trouvé quelque coin qui ait échappé aux recherches des voyageurs. Les îles Samoa sont dans ce cas, à moins que les compagnons du capitaine Drink-Water n'aient recueilli des observations à cet égard, car ils nous avaient seuls précédés sur ce terrain.

Nos Français habitués aux beautés faciles de Nouka-hiva et de Taïti, ont voulu ici renouveler leurs galanteries, mais à leur grande surprise, ils sont déçus. Les femmes qui d'abord avaient semblé disposées à accepter les provocations de nos marins, ont refusé constamment les propositions sérieuses, et elles paraissent se soumettre avec sincérité aux défenses de leur nouvelle religion. Mais elles indiquent volontiers à nos hommes le chemin d'une tribu voisine, où ces peuplades conservant leurs premières croyances, sont encore toutes disposées à trafiquer

1838.
Septembre.

des faveurs de leurs femmes, et dès ce moment cette route est chaque jour souvent parcourue par les habitants des corvettes.

Frazier qui paraît assez bien connaître le pays et l'archipel des Samoa, me donne aussi les véritables noms des îles qui le composent. Le nom de *Hamoia* au lieu de Samoa que j'avais déjà imposé à ce groupe, m'avait été donné par les habitants des îles Tonga, qui ne prononcent jamais la lettre *S* à laquelle ils substituent ordinairement la lettre *H*.

Opoun s'appelle *Olo-singa*; Leone, *To-kou*; Fanofoe, *Feti-kouta*. Ces trois îles portent collectivement le nom de *Manoua*.

Quant à l'archipel véritable de Samoa, l'île Maoua de Lapeyrouse, est réellement *Tou-tou-ila*; l'île des Pêcheurs, *Ana-moua*; Oio-lava, *Opoutou*; puis *Manono*, *Apolina*, et enfin *Sevai* que Lapeyrouse appelle Pona par erreur. Il est facile de voir que l'Anglais Edwards fut à cet égard mieux renseigné, car ses noms indiqués sur la carte d'Arrowsmith se rapprochent assez souvent des véritables désignations des naturels.

Frazier estime la population de ce groupe à 80,000 âmes environ, ainsi réparties: *Sevai* et *Opoulou* en contiendraient 25,000, *Tou-tou-ila* 10,000, *Manono* 7,000, *Apolina* 3,000, le groupe de *Manoua* serait le moins habité.

On compte aujourd'hui déjà trois missionnaires sur l'île *Opoulou*, deux sur *Sevai*, deux sur *Tou-tou-ila* et deux sur *Manono*. Il n'y a que 3 ou 4 ans que

1838.
Septembre.

les Anglais ont cherché à s'établir sur ces îles, mais auparavant ils avaient fait préparer les voies par des Taïtiens envoyés sous le titre de *Teachers*. Par une singulière exception, les îles Samoa n'avaient pas de culte, aussi aux premières propositions qui leur furent faites, ils acceptèrent facilement la religion chrétienne.

On ne leur connaissait ni temples, ni prières, ni cérémonies aucunes. La circoncision était prescrite par leurs usages, ils avaient le *tabou* sous le nom de *Sa*, le Kava était connu sous le nom d'*Ava*, l'usage de l'arc et des flèches leur était inconnu, et leurs armes de combat étaient des lances, des frondes et des casse-têtes. Tout fait présumer qu'ils n'ont jamais été cannibales.

Le massacre du capitaine de Langle et de ses compagnons, fut commis par deux pirogues montées par des étrangers qui voulurent s'approprier les objets des Français sans offrir aucun échange. Il paraît que trois Français survécurent à ce désastre, et que même ils furent bien traités par les naturels. Un d'eux se maria et eut plusieurs enfants dont un est encore vivant. Mais il ne connaît pas d'autre langage que celui des Samoa, et Frazier, de qui je tiens tous ces détails, paraît ne l'avoir jamais vu.

Les terres de l'archipel sont divisées en districts, gouvernés chacun par un seul chef (*Arii*). Ils sont tous indépendants les uns des autres. Il y a eu une époque où l'archipel entier reconnaissait un chef suprême, mais aujourd'hui cela n'a plus lieu.

Avant l'introduction du christianisme, les jeunes filles jouissaient d'une entière liberté et disposaient de leurs charmes suivant leurs caprices, mais une fois mariées elles étaient obligées à la fidélité envers leurs maris, et il y avait peine de mort pour la femme adultère. Les hommes avaient autant de femmes qu'ils pouvaient en nourrir, et Pea, quoique se disant chrétien, en a encore aujourd'hui deux très-jeunes, seulement il les tient dans des cases séparées.

Une trentaine de baleiniers anglais et américains fréquentent annuellement ces îles et y font la pêche du cachalot. Ils viennent se ravitailler soit au port d'*Apia*, soit à celui de *Pango-Pango*. Cette dernière baie se trouve sur la bande sud de l'île Tou-tou-ila, et lors de notre passage la veille, nous avons vu son entrée.

Il y a cinq ou six ans que deux naturels qui, sur un navire baleinier, étaient allés à Sydney et là avaient vu les cérémonies religieuses des Anglais, se mirent dans la tête de fonder une nouvelle religion dans leur patrie; et ils comptèrent bientôt de nombreux prosélytes. Rien n'était plus simple que leurs rites; ils se bornaient à se rassembler une fois par mois, le jour de la pleine lune, dans une chapelle destinée à cet usage. Là, ils adressaient quelques chants à l'Être Suprême, puis tout se terminait par un repas commun, après lequel chacun se retirait. Cette religion n'imposait aucun acte obligatoire quelconque; sa simplicité, en un mot, surpassait encore celle du culte anglican. Les missionnaires qui ont

1838.
Septembre.
trouvé les naturels adorant un seul Être Suprême, n'ont pu les traiter d'*idolâtres*, mais ils appellent *pâiens* et *hérétiques* tous les habitants qui, jusqu'ici, ont conservé leurs croyances. A *Apia* même, ces derniers ont une chapelle remarquable par sa propreté, et qui n'est pas à plus de 300 pas du lieu où se rassemblent les chrétiens.

26.
La journée est très-belle, et plusieurs officiers en profitent pour aller courir les bois. Souvent ce sont les naturels eux-mêmes qui les guident, et sans qu'il arrive aucun événement fâcheux. Seulement trois ou quatre maraudeurs de la *Zélé* se sont avancés jusqu'au village de *Faté-Ata*, sous prétexte d'aller chercher des provisions; là ils ont eu une querelle avec les naturels. Il est impossible de s'assurer d'où viennent les premiers torts, aussi je me borne à prier M. Jacquinet de prendre des mesures pour restreindre les courses de ses hommes aux environs de la baie. Il est difficile en effet de faire comprendre aux matelots que les sauvages sont des hommes dont il faut respecter et les propriétés et les usages, ils se croient tout permis comme s'ils se trouvaient dans des pays conquis, et cette conduite peut souvent amener des résultats très-fâcheux.

Vers deux heures et demie, je descends à terre, accompagné par Frazier, je parcours les bois dans tous les sens, tirant des ramiers qui vivent dans ces forêts en grand nombre. Malgré l'ardeur du soleil, les magnifiques arbres de cette île offrent de délicieux ombrages. Partout les naturels s'empressent pour quel-

1838.
Septembre.

108

VOYAGE

ques bagatelles d'abattre des cocos dont le lait est délicieux dans cette zone torride.

A un quart de lieue d'Apia se trouve un petit hameau indépendant de Pea. Il est occupé par les naturels qui professent la religion du pays. Sur un petit tertre est située leur chapelle, entourée d'une petite palissade, et l'intérieur en paraît aussi simple que propre. Elle est confiée entièrement à la foi publique, car on n'y aperçoit ni gardiens ni surveillants. Un peu plus loin se trouve un grand enclos planté d'arbres fruitiers, et entouré d'un petit mur en pierres sèches. Il est traversé par un sentier que l'on me dit conduire au grand village de *Falé-Ata*.

Tous ces lieux sont singulièrement pittoresques, et ils offrent une promenade charmante quoique un peu fatigante.

De retour à la plage, je vais visiter le lieu où nos marins font leur eau, à l'embouchure du torrent dont j'allais hier admirer la cascade. J'y trouve les naturels réunis en groupes et cherchant à obtenir quelques bagatelles et surtout du tabac dont ils sont très-friands. J'y trouve aussi mon domestique qui a ramassé du cresson qui croît en abondance sur le bord de l'eau. Je vois encore quelques têtes de bétail qui toutes appartiennent au missionnaire anglais M. Mills.

Mon ami Pea me fait l'honneur de venir me demander à dîner, et même si je le supportais, il s'installerait volontiers à poste fixe à ma table; mais je me suis aperçu que la générosité n'était point la qualité prédominante de cet illustre chef, il ne cesse de deman-

DANS L'OCEANIE.

109

1838.
Septembre.

der, mais lorsque je vais le voir dans sa case il se garde bien de m'offrir un seul coco, lorsqu'il n'aurait qu'un signe à faire pour qu'un enfant s'empresse d'en abattre.

Le soir, je retourne avec le capitaine Jacquinot à la cascade avec l'intention d'y prendre un bain, mais je trouve l'eau trop fraîche et je passe la soirée à me promener. M. Jacquinot me dit qu'il avait cru remarquer que la veille au prêche, M. Mills n'avait nullement prévenu les naturels en notre faveur. Sans doute, il est possible que les misérables préjugés de secte et de nationalité qui caractérisent les missionnaires anglais aient pu porter M. Mills à cette bassesse, mais à moins de preuves évidentes, j'aime mieux en douter. Au surplus, peu m'importe, j'espère bien n'avoir nul besoin de la bienveillance de cet individu; je désire seulement qu'il puisse donner quelques renseignements sur la langue des Samoa à M. Desgraz que j'ai envoyé auprès de lui dans ce but.

A neuf heures, Pea consent à me servir de guide pour me conduire au village *Falé-Ata*, que l'on me dit éloigné de trois à quatre milles seulement. Je me mets en route, accompagné de Frazier, d'un habitant des îles Sandwich et d'un naturel d'Apia. Ce dernier m'est fort utile, car sans lui je verrais difficilement les nombreux pigeons qui peuplent ces forêts, et surtout il me serait difficile d'aller les chercher après les avoir abattus.

Nous traversons d'abord le hameau dont j'ai déjà

27.

1833.
Septembre.

parlé, ensuite nous pénétrons dans de majestueuses forêts que traverse un sentier bien protégé des rayons du soleil. La promenade y est des plus agréables.

Nous quittons la forêt pour passer sur une verte esplanade où se trouve le village de Falé-Ata. Le chef, *Mate-Ilia*, qui le commande, s'était rendu à Apia avec la plupart des hommes dans le dessein de trafiquer avec les Français. Nous avons en effet rencontré sur la route de nombreux groupes transportant au marché de la plage, des cochons, des poules, des corbeilles de taros, des cocos et des bananes. Ces hommes ont en général un air doux et paisible, mais ils paraissent peu communicatifs, ils semblent même conserver un sentiment marqué de défiance, et peut-être que les missionnaires ne sont pas étrangers à ces dispositions méfiantes, surtout s'ils ont appris à ces peuplades que nous appartenons à cette nation qui a eu jadis querelle avec eux à *Tou-tou-ila*.

Nous ne trouvons presque personne à Falé-Ata. Cependant la femme de *Mate-Ilia* m'offre sa maison pour m'y reposer et déjeuner, et sur ma demande elle me fait apporter quelques cocos. Je m'empresse de reconnaître ces politesses par quelques objets que je donne à notre hôtesse, et je remarque qu'elle m'adresse ses remerciements à la manière des *Tonga*, c'est-à-dire en élevant l'objet donné au-dessus de sa tête et en s'inclinant légèrement. J'aime à retrouver dans ces îles cette coutume qui, pour moi, place déjà les *Tonga*

1833.
Septembre.

si fort au-dessus des autres peuples polynésiens, car elle annonce au moins des sentiments de gratitude qui se manifestent par un acte extérieur.

Le village de Falé-Ata est bien plus grand que celui d'Apia, ses maisons sont plus grandes, mieux tenues, et bien plus confortables. Une grande place gazonnée occupe le centre du village, et les cases régulièrement situées à l'entour, forment un tableau charmant. Je suis agréablement surpris de trouver dans la plupart des cases de belles pirogues qui atteignent quelquefois une longueur de 15 mètres, et qui sont abritées avec soin. Frazier m'apprend cependant qu'une distance de plus d'un mille sépare le village de la mer, et il faut que les naturels les conduisent par terre jusque-là.

Les nombreux pieds de tabac plantés autour des maisons, attestent le goût que les naturels ont pris pour ce narcotique qu'ils demandent avec instance à nos matelots.

Nous opérons notre retour par un autre chemin, mais toujours au travers de magnifiques forêts, qui sielles étaient défrichées, offriraient des terrains excellents. Je crois pouvoir assurer que les plantations de sucre et de café y prospéreraient à merveille. Tous les animaux s'y propageraient rapidement, et la nature pourrait pourvoir à leur nourriture sans que l'homme ait besoin d'arroser la terre de sa sueur. En parcourant ce pays si riche par sa végétation, on se reporte involontairement vers notre vieille Europe où des millions d'hommes se disputent souvent quelques

1839.
Septembre.

112

VOYAGE

mètres de terrain pour s'y procurer une existence pénible, tandis qu'ici ils pourraient jeter la vie dans ces solitudes, où ils trouveraient une nourriture facile et abondante. Mais je ne doute pas que bientôt les moyens de transport qui en se perfectionnant rapprochent si puissamment les distances, ne fassent affluer l'excès de nos populations sur les bienheureuses îles de l'Océanie; la race blanche se substituera rapidement à la race primitive, et dans quelques siècles peut-être ces îles seront encore trop petites et trop peu fécondes pour offrir de véritables ressources aux nouveaux arrivés.

Deux naturels d'Apia qui m'accompagnent me témoignent le désir de tirer un coup de fusil. Je satisfais à leur demande; le but était une colombe, et la justesse de leur tir atteste qu'en fort peu de temps ces hommes deviendraient habiles à se servir des armes à feu. La colombe est abattue, et par des cris de joie d'enfant mes sauvages proclament leur triomphe. Le chef Pea ne se soucie point de faire un semblable essai. Mais il se montre content de voir l'adresse de ses concitoyens. Il paraît bien plus désireux de s'établir en permanence à ma table. Dans ce dernier cas, le camarade fait exprès de laisser partir toutes les pirogues, afin d'être reconduit avec pompe dans un canot. Je lui fais signifier par Frazior que je consens volontiers à lui donner à dîner, mais qu'en même temps je le prie de s'arranger de manière à ce que je n'aie pas ensuite besoin de le faire reconduire à terre par les embarcations du bord. Du reste, mal-

DANS L'OCEANIE:

113

1839.
Septembre.

gré ses promesses et mes cadeaux, il n'a pas eu encore la générosité de m'apporter un coco. Cet homme est le type de la convoitise et de l'avidité la plus sordide. J'apprends même que pour satisfaire cet affreux penchant, il a poussé la bassesse jusqu'à offrir ses femmes à quelques officiers pour des fusils ou des habits. Aussi tout cela me refroidit-il singulièrement à son égard. Il m'avait présenté son fils, grand garçon assez bien tourné, et je l'avais une première fois invité avec son père; mais par des motifs tout d'égoïsme, il le décochait ensuite au capitaine Jacquinet quand il mangeait chez moi, et par là il avait trouvé le moyen de mettre deux rateliers à son service.

J'apprends avec plaisir que les marchés sont très-actifs et bien pourvus, aussi nous procurons-nous à bon compte une grande quantité de cochons, ce qui, pour nos équipages, est une provision précieuse, et je ne regrette qu'une chose, c'est que les faibles dimensions de nos corvettes ne nous permettent pas d'en prendre un plus grand nombre. Je crains que mes hommes ne rencontrent plus maintenant de semblables aubaines, et dans notre passage à travers la Mélanésie nous serons probablement réduits aux vivres de campagne, et nous aurons à souffrir de la privation de vivres frais. En attendant, mes matelots mangent chaque jour des viandes fraîches, et il n'y a pas la moindre trace de scorbut.

Pendant toute la journée la pluie ne cesse pas, et je ne bouge pas de mon bord, d'autant plus que je suis encore fatigué de mes courses des jours précé-

IV.

8

28.

1838.
Septembre.

114

VOYAGE

dents. J'avais invité M. Mills à venir déjeuner à bord de l'*Astrolabe* avec sa femme; mais il vint seul. Je lui donnai les quelques graines qui me restaient encore, et qui parurent lui faire grand plaisir. Il m'offrit à son tour quelques grains de verre provenant du massacre de De Langle, qui lui avaient été donnés par un homme encore vivant, et qui avait assisté à la catastrophe.

M. Mills m'apprend que *Maouma*, chef de *Nouka-Hiva*, l'avait accompagné de *Tahou-ata* à *Raro-tonga*: Ce jeune homme avait passé quelque temps à la maison des missions de Londres, et montrait de bonnes dispositions. Il me confirma aussi ce que m'avait dit Frazier du culte des dissidents, seulement il croit que c'est à Taïti que le fondateur en a puisé les premières idées, et qu'ensuite il s'aïda des effets de la ventriloquie dans laquelle il excellait, pour mieux persuader les naturels. Quoi qu'il en soit, il m'assura que ce culte s'était singulièrement étendu, et que lui et ses confrères éprouvaient beaucoup plus de résistance de la part de ces sectaires, que de la part de ceux qui avaient conservé leurs croyances primitives, croyances qui n'avaient au reste rien de positif.

Un grand naturel s'annonçant comme chef de *Manono*, arrive dans une belle pirogue avec dix autres gaillards non moins vigoureux que lui. Je lui achète pour la mission une belle pagaie bien sculptée. Après avoir fait vendre sa marchandise par un commettant, il reprend le chemin de son île. Cet homme avait de ces belles nattes que les habitants fabriquent avec

DANS L'OCEANIE.

115

1828.
Septembre.

une espèce de *Phormium*, et qu'ils tressent à la manière de nos tapis veloutés. A Apia, les naturels y mettaient des prix exagérés, et le chef de *Manono* ne se montre pas moins exigeant, ce qui m'empêche d'en acheter. Je crois du reste, que très-peu de personnes ont pu s'en procurer. Pea en a de fort belles, mais lorsqu'on les lui demande, il n'exige en retour rien moins que des fusils ou des habits d'uniforme. Du reste, ces nattes se font remarquer par la blancheur et la finesse du fil, tout aussi bien que par leur tissage.

La pluie qui ne cesse point me retient encore à bord, lorsque vers midi je vois arriver M. Lafond, élève de première classe, n'ayant plus que son pantalon; sa figure toute renversée présente surtout les symptômes d'une violente impression. Il me raconte qu'il vient d'être la victime d'un guet-apens, et voici comment l'affaire s'est passée:

M. Lafond désirant aller au village *Falé-ata*, était allé chercher un guide au milieu du hameau occupé par les dissidents et contigu au village d'Apia, dont il n'est séparé que par une palissade: un naturel qui déjà lui avait servi de guide plusieurs fois, s'offrit de lui-même à l'accompagner et bientôt ils se mirent en route. Le naturel ne tarda pas à conduire son compagnon dans des lieux très-marécageux, ce qui déjà donna des soupçons à M. Lafond; mais ce sauvage fit tant de protestations d'amitié, en lui indiquant que le mauvais pas était très-court et que bientôt le chemin serait bien plus praticable, que M. Lafond ne fit plus d'objections pour s'engager dans ces maré-

29.

1838.
Septembre.

cages. Il ne tarda pas à tomber dans une fondrière dont il devenait fort difficile de se tirer pour s'échapper. C'est dans ce moment que le sauvage, levant sur la tête de sa victime un énorme gourdin dont auparavant il feignait de se servir pour marcher, fit signe à cet élève qu'il fallait se dépouiller de tout ce qu'il possédait et le lui livrer. La position de notre compatriote était trop difficile pour que la résistance ou la fuite lui fût possible. Il fut donc obligé de tirer successivement sa veste, sa cravate, deux chemises; car outre celle qu'il avait sur le corps il en portait une seconde comme objet d'échange. Enfin il fut obligé de livrer même le peu d'argent qu'il avait dans sa poche. Le sauvage voulut bien cependant lui laisser son pantalon; il l'aida même poliment à se retirer du bourbier où il l'avait enfoncé, lui offrit une poignée de main en guise de réconciliation, et lui montra le chemin qu'il devait suivre avant de le quitter. M. Lafond rentra à bord furieux; il voulait retourner armé au hameau de *Sava-lelo* et le mettre à feu et à sang.

Si le fait se fût passé loin de la baie, je n'aurais fait que rire de la mésaventure de M. Lafond, tout en le blâmant de son imprudence; mais c'était à peine à cinq cents pas des navires, et je sentais qu'une correction sévère devenait nécessaire pour éviter par la suite la répétition d'actes semblables. Seulement j'invitai l'élève à se tenir tranquille, et même à garder le bord jusqu'au soir, pour donner le temps de rentrer à plusieurs personnes qui se trouvaient isolées dans les environs d'Apia et dans les bois. En ce mo-

1838.
Septembre.

ment la moindre vengeance de notre part aurait pu donner lieu à des représailles très-funestes pour nous.

Tout le monde étant rentré le soir sans accident, bien que plusieurs personnes se fussent avancées à deux ou trois lieues de distance dans les terres, j'envoie Frazier au chef de *Sava-lelo* pour lui porter de ma part la notification suivante :

1° Le chef de *Sava-lelo* devra me livrer, dès demain matin, le naturel de son village coupable du délit, et je le punirai comme je le jugerai à propos.

2° A son défaut, il devra me livrer vingt-cinq cochons à titre d'indemnité.

Enfin, si aucune de ces deux conditions ne se trouve remplie, il doit s'attendre à voir dès demain matin son village livré aux flammes, et quiconque fera résistance, sera immédiatement fusillé par mes soldats.

Puis à six heures je me rends moi-même avec M. Jacquinet à notre bain habituel. En débarquant je trouve Pea sur la plage, dans une grande agitation; il me supplie d'aller arranger cette affaire avec M. Mills.

Je décline cette offre, et je lui réponds froidement que mon parti est pris, et qu'en conséquence il ne lui reste plus qu'à déterminer ses confrères de *Sava-lelo* à me donner satisfaction.

Au retour du bain, je passe chez M. Mills pour le saluer. Il paraît s'effrayer beaucoup des conséquences que peuvent entraîner les vengeances des Français, mais il est obligé de convenir que cet acte de fermeté

1838.
Septembre.

118

VOYAGE

de ma part était devenu indispensable. En ce moment entre Pea qui arrive de *Sava-telo*; il nous apprend que le coupable est un mauvais sujet qui avait déjà été chassé d'Apia pour ses méfaits, qu'il s'est enfui dans les montagnes après son crime, qu'on ne peut donc pas nous le livrer, mais que les effets restés en son pouvoir seront rendus demain matin. En conséquence, Pea demande que l'amende des vingt-cinq cochons soit réduite à dix seulement, en considération de la pauvreté des habitants de *Sava-telo*, et j'y consens d'assez bonne grâce.

Du reste, le brave Pea montrait une grande indignation contre le coupable, et paraissait même disposé à l'assommer lui-même, s'il tombait jamais entre ses mains, demandant au missionnaire s'il n'avait pas raison. M. Mills, avec son caractère, ne pouvait raisonnablement admettre une peine aussi sévère, surtout après un procès aussi sommaire, il se contenta donc de répondre que le voleur, tout en méritant un châtement, ne devait cependant pas pour cette première faute être mis à mort.

Pea même dans son ardeur, m'offre de marcher à l'instant avec les siens contre les habitants de *Sava-telo*; mais je l'invite à attendre au jour suivant, et je lui promets de profiter de sa bonne volonté s'ils ne tiennent pas leur parole, désirant que du moins ils ne soient pas exposés à porter la peine du crime d'un seul mauvais sujet.

30.

Dès six heures et demie du matin, les matelots armés, avec tambour en tête, descendent à la plage

DANS L'OCEANIE.

119

1838.
Septembre.

sous les ordres de MM. Demas et Thanaron, auxquels se joignent divers officiers. Je donne l'ordre à ces messieurs de se diriger sur *Sava-telo*, et au bout d'une demi-heure d'attente, si les effets volés n'étaient pas livrés, ils devaient mettre le feu aux cabanes, puis se retirer sur Apia, sans autres hostilités, à moins d'attaques de la part des naturels. Tandis que M. Demas serait occupé à incendier le village, M. Thanaron devait se tenir sur la plage avec ses hommes rangés en bataille, afin de prêter son assistance à M. Demas dans le cas de circonstances imprévues. Enfin à bord nous étions prêts à faire usage de notre artillerie si le cas l'exigeait; mais grâce à Dieu, nous n'en fûmes pas réduits à ces tristes extrémités, et quelques heures après je fus heureux d'apprendre le récit des faits tels qu'ils s'étaient passés, et que j'extraits ici du journal de M. Demas.

« En arrivant à terre, je fis charger les armes, les
« sauvages étaient réunis mais non armés, et ils pa-
« raissaient animés de l'esprit le plus pacifique. Les
« jeunes filles souriaient à nos matelots, qui eux-
« mêmes faisaient leur possible pour avoir l'air le
« plus méchant du monde. Je traversais ce peuple
« à la tête de ma petite armée. Avec la baïonnette
« au bout du fusil, je marchais au pas de charge sur
« la case du roi. Le bonhomme était sur sa porte
« avec sa femme. Déjà je m'apprétais à lui faire un
« discours fulminant. Je fis aligner mes hommes de-
« vant la maison de Sa Majesté, puis je sortis des rangs
« pour me saisir de sa personne; mais Pea ne m'en

1838.
Septembre.

120

VOYAGE

« donna pas le temps. Il vint à moi les bras ou-
« verts et me serra plusieurs fois contre sa poitrine.
« J'étais tout étonné de l'effusion du digne homme,
« lorsqu'il me montra les dix cochons et tout ce
« qui avait été volé à M. Lafond. D'après les ordres
« que j'avais reçus du commandant, je fis faire
« l'exercice à mes gens, et je voulus commencer par
« les faire défiler. Pea voyant la colonne prête à se
« mettre en mouvement, se faufila entre les deux
« hommes de la tête, et appuyant militairement son
« long bâton sur son épaule, il se mit bravement en
« marche avec nous à la grande admiration de son
« peuple. Après une demi-heure d'exercice en blanc,
« je fis mettre un vieux mouchoir dans un arbre dans
« lequel chaque homme à son tour envoya une balle.
« C'était plus qu'il n'en fallait pour glacer d'effroi
« nos braves sauvages, qui nous apportèrent le ra-
« fraîchissement d'usage, c'est-à-dire une centaine
« de cocos. Sur ce je fis rembarquer le corps d'armée
« triomphant, rapportant à bord les dix cochons qui
« furent immédiatement partagés entre les deux
« équipages. »

Ainsi se termina cette aventure qui aurait pu avoir
des suites funestes pour nous, et qui ne se serait pas
passée sans effusion de sang si elle fût arrivée quinze
ans auparavant. Je cherchai ensuite à faire compren-
dre aux naturels nos véritables intentions, et par la
suite, cet événement, loin de nous être nuisible, ne
fit qu'ajouter à l'amitié et à la considération des ha-
bitants d'Apia pour nous.

DANS L'OCEANIE.

121

1838.
Septembre.

Tandis que MM. les officiers des deux corvettes se
réunissent dans un repas commun sur le bord de la
belle cascade, M. Jacquinot et moi nous allons visiter
deux villages situés au bout de la grande promenade,
à un mille ou deux du village d'Apia. Les maisons y
sont construites dans le même style, mais elles sont
plus grandes, et sont rangées autour d'une place qui
est d'un bel effet. Je remarque qu'aux environs il y
a de belles clairières que l'on pourrait cultiver avec
un plein succès. Partout les habitants se montrent
polis, mais sans aucun empressément, ils témoi-
gnent même peu de curiosité; ils nous regardent pas-
ser, mais sans se déranger de leurs occupations ha-
bituelles. Les arbres à pain, les cocotiers et les
bananiers fournissent une nourriture abondante à
ces habitants.

Frazier et ses compagnons me montrèrent une ^{1^{er} octobre.}
baleinière qu'ils désiraient depuis longtemps échan-
ger contre ma pirogue. Celle-ci n'ayant aucune
bonne qualité, je n'étais pas fâché d'accepter le
marché, seulement je craignais qu'ils eussent à s'en
repentir après coup, car mon embarcation ne valait
pas la leur. Cependant mes charpentiers ayant exami-
né la baleinière, et les Anglais persistant dans leurs
désirs, je finis par y consentir, convaincu que le
canot de ces hommes me rendrait plus de services
que ne le fait ma pirogue, qui n'avance plus qu'avec
de grandes difficultés lorsqu'il y a un peu de houle.
L'échange fut donc conclu, et les Anglais parurent
enchantés de l'affaire qu'ils avaient faite. Ils donnè-

1838.
Octobre.

122

VOYAGE

rent pour raison que leur baleinière, par sa construction, était trop difficile à réparer lorsqu'elle avait des avaries. Peut-être n'était-ce point le véritable motif, et étaient-ils bien aises de faire disparaître cette embarcation de ces îles.

Toute la journée je me trouve mal à mon aise et je ne bouge du bord que le soir pour aller prendre mon bain habituel. J'ai beaucoup de peine à éviter Pea qui me guette au débarquement, pour m'adresser quelques demandes; c'est le mendiant le plus effronté qui puisse exister, et il surpasse encore *Pewe-we*, l'ignoble chef de Matavai.

M. Dumoutier avait pu réussir à mouler quelques têtes de chefs, il avait même conçu l'espoir de se procurer quelques crânes, au moyen d'un des déserteurs européens qui avait promis de l'aider dans ses recherches. Mais il paraît que son projet fut éventé, et dès-lors les naturels firent si bonne garde que le pauvre M. Dumoutier les trouva constamment sur ses pas dans chaque tentative qu'il fit pour avoir ces précieux objets, et il fallut y renoncer.

Comme je dois partir le jour suivant, je vais faire mes adieux à M. Mills et le remercier des documents qu'à ma prière il a fournis à M. Desgraz. Il avait donné en effet à mon secrétaire plusieurs livres imprimés en langue du pays, et un petit vocabulaire encore manuscrit qui devenait pour moi d'un grand intérêt, attendu que, malgré tous mes soins, il m'eût été impossible de me procurer rien de satisfaisant sur le langage des Samoa, durant un séjour aussi limité.

DANS L'OCEANIE.

123

1838.
Octobre.

M. Mills avait encore recommandé à M. Desgraz une lettre qu'il envoyait au missionnaire de Laguemba, dans l'archipel Viti.

En quittant Apia, j'emportais l'idée satisfaisante d'avoir complètement rempli le but que je m'étais proposé. Le plan du port était terminé, nous avions pu observer les habitants de ces îles encore si peu connues, et une belle collection avait été recueillie dans toutes les branches de l'histoire naturelle. Les observations de physique et de magnétisme y étaient importantes, et enfin j'avais acquis des notions précises sur la langue de ces peuples, qui était totalement inconnue, et qui diffère du reste de la Polynésie. Je me félicitais surtout qu'une station aussi courte ait pu nous laisser des résultats aussi importants.

Avant de quitter probablement pour toujours cette peuplade intéressante, je récapitulerai en peu de mots ce que j'ai observé à l'égard de ces insulaires. Les hommes sont en général grands et bien faits, ils paraissent vigoureux et hardis. Lors de leur premier état sauvage, ce devait être une race dangereuse; toutefois, sur ces physionomies ouvertes et décidées, on remarque quelquefois des dispositions bienveillantes, et elles rappellent ce caractère grand et sérieux propre à la race Tonga.

Aucun des deux sexes n'avait la figure tatouée; mais les hommes comme les femmes avaient les cuisses couvertes de tatouage. Leur corps est fréquemment tatoué par des plaies et des cicatrices qui s'accordent mal avec la réputation qu'on leur a faite

1838.
Octobre.

124

VOYAGE

d'hommes pacifiques. Contrairement à ce que l'on observe généralement chez les peuples sauvages, nous remarquâmes chez eux plusieurs cas de difformités, des bossus, des boiteux et surtout des borgnes.

Les filles sont en général bien faites et annoncent une vigueur remarquable. Quelques-unes nous ont paru assez jolies, mais on peut leur reprocher en général un air trop décidé et presque masculin. Souvent on remarque peu de différence entre elles et les hommes; ce sont presque les mêmes manières, les mêmes gestes, la même expression pour les jeunes gens des deux sexes.

Plusieurs individus par leur teint foncé, et leurs caractères organiques, témoignent encore des fréquentes communications qui existaient jadis entre les Samoa et les îles *Viti*. C'est dans ce dernier archipel que les naturels de Samoa vont se procurer les coquilles (*œufs de Leda*) dont ils ornent leurs pirogues. Ils hantent aussi les habitants de *Tonga*, pour lesquels ils ont une grande considération, mais dont ils n'ont jamais reconnu la supériorité.

Leurs maisons sont aussi remarquables par leur légèreté que par l'élégance de leur construction, et par leur extrême propreté à l'intérieur. On remarque également la construction de leurs pirogues et surtout les bonnes qualités qu'elles ont à la mer.

Les cochons y sont abondants et à vil prix, les poules y sont rares, mais peu chères, les coquilles (*harpes*) y sont très-communes. Les belles nattes blanches, remarquables par leur finesse, sont restées sans

125

1838.
Octobre.

DANS L'OCEANIE.

acheteurs; ils en demandaient des prix exorbitants. Un fait à noter dans l'histoire naturelle, c'est qu'il existe à Samoa une grande espèce de serpent qui atteint jusqu'à 2 ou 3 mètres de longueur. C'est une espèce de boa qui n'est au reste nullement dangereux.

Une belle espèce de ramier fourmille dans les bois. Il est facile à chasser, car il est peu farouche, et sa chair est excellente à manger*.

* Notes 19, 20, 21, 22, 23, 24 et 25.

CHAPITRE XXX.

Traversée d'Apia à Vavao, et séjour à Vavao.

1838,
2 octobre.

Bien que le temps soit à la pluie, fidèle à ma coutume, je fais tous mes préparatifs de départ pour appareiller aujourd'hui, ainsi que je l'ai annoncé. A 7 heures, profitant de quelques faibles risées, les corvettes déploient leurs voiles et s'éloignent du port d'Apia en prolongeant les récifs à 3 ou 4 milles de distance.

La côte d'Opoulou que je prolonge vers l'ouest, devient basse, mais elle conserve toujours le plus riant aspect, et de distance en distance, au milieu d'une verdure uniforme, on voit se détacher de jolies habitations et quelques grandes cases qui, par leur blancheur, indiquent une construction européenne; ce sont les églises de la nouvelle religion.

Le temps, d'abord peu favorable à nos reconnaissances, s'éclaircit peu à peu, et nous permet d'atteindre l'extrémité occidentale d'Opoulou.

1838.
Octobre.

Manono qui lui succède est un verger d'un aspect enchanteur, cette île est couverte d'arbres, mais elle est si petite que j'ai peine à croire qu'elle puisse nourrir 700 habitants. Il me semble aussi difficile que *Apolina* sa voisine puisse en contenir 3,000. Cette population, si elle existe, serait concentrée dans un joli village que l'on aperçoit au fond d'une petite baie et sur la bande septentrionale de l'île.

Quant à *Sevai*, c'est une grande terre, d'une immense hauteur, mais dont la pente douce et admirablement boisée, semble promettre la nourriture à une grande population.

Vers midi, je donne dans le détroit qui sépare *Sevai* d'*Apolina*. Ce passage, quoique resserré, me paraît sain et profond, la sonde ne nous indique pas moins de 45 brasses.

A notre arrivée, une grande quantité d'habitants d'*Apolina*, s'étaient mis en mouvement et avaient cherché à nous approcher, mais une seule petite pirogue montée par trois hommes, se présenta à bord de l'*Astrolabe* et nous offrit quelques belles nattes en fil de *Bromelia*. Plusieurs amateurs se présentèrent comme acquéreurs, mais ils furent repoussés par les exigences des naturels. Après quelques moments d'attente nos sauvages marchands nous quittèrent et portèrent leurs produits à bord de la *Zélée* où ils ne réussirent pas davantage.

Le peu d'empressement que mettent ces insulaires à accoster nos corvettes, contraste singulièrement avec les centaines de pirogues qui entourèrent les fr-